

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 49

Artikel: Affaire de fonds
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-202854>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Gêne, 11, La. D. D. U.

Montreux, Ger 1/2, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

RÉDACTION, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

ADMINISTRATION (abonnements, changements d'adresse, etc.), E. Monnet, rue de la Louve, 1.

SERVICE GRATUIT

du Conteur, durant le 4^{me} trimestre de 1905 (du 1^{er} octobre au 31 décembre), à tout abonné nouveau pour l'année 1906.

La bonne chanson.

Sur la route, des soldats chantaient. Leur pas sonore donnait une cadence robuste à leurs voix fortes qui s'en allaient très loin troubler le silence de la campagne. A les entendre ainsi déboucher au tournant du coteau dans un subit éclat de leur refrain alerte, une joie vous prenait au cœur. Puis ils se sont approchés, leurs voix se sont faites plus distinctes.... et notre joie est partie. Aux femmes apparues sur le seuil des fermes, aux mioches levant vers eux leurs yeux admiratifs, aux paysans courbés sur leur travail et qui se redressaient un instant pour les voir passer, aux maisons cossues, aux vergers paisibles, aux forêts profondes, à l'horizon clair, à toute cette vie simple, saine et charmante, ils lançaient les couplets cyniques et bêtes d'une chanson de barrière ramassée dans quelque « beuglant »....

Je suis parti, songeant à cette détestable manie qui fleurit partout et jusque dans nos campagnes, d'emprunter aux voisins d'outre-Jura leur répertoire le plus inepte. Notre musique populaire est-elle donc si pauvre qu'on ne puisse y trouver le bon refrain, chantant et viril qui réjouit le cœur et raccourcit l'étape ? Notre vie n'a-t-elle pas son côté pittoresque et gracieux propre à inspirer quelque chansonnier du crû ? N'avons-nous pas enfin Jaques-Dalcroze, l'abondant et spirituel compositeur qui nous connaît si bien et qui trousse si gaillardement le couplet ?

Rentré chez moi, je me suis souvenu que Jaques avait fait la part de nos soldats dans ses nombreuses publications et j'ai retrouvé au fond d'une armoire où ils sont restés trop longtemps les trois volumes des *Chansons de route* et le petit *chansonnier* de poche réunissant les plus populaires et les mieux venues des œuvres de Dalcroze.

Le premier volume, « Chants patriotiques », contient seize œuvres d'une inspiration grave et forte; c'est la voix du pays natal qui se fait entendre et que le poète a su interpréter en des vers toujours admirablement adaptés à la mélodie :

Ecoutez la chanson qui chante
L'âme du pays bien aimé;
Elle s'exhale, hymne enbaumé
Du sein de la terre éloquente.

* E. JAKES-DALCROZE. *Chansons de route*. Trois volumes : 1. Chants patriotiques; 2. Sur la route; 3. Lieds et rengaines. — Chez Sandoz, Jobin et Cie, éditeurs, Neuchâtel et Paris.

Après cette évocation émue, c'est le chant de bravoure :

Soldat, sois fort, fais ce que dois
Pour la patrie et pour nos droits !

qui s'élève et sonne comme une fanfare. Puis la note se fait plus familière :

Si l'étranger venait un jour chez toi,
Dans ta maisonnette,
Et te disait : « Garçon, je veux ton toit :
Va-t-en que je m'y mette ! »
Que répondrais-tu, fils de Jean ?
Je répondrais : Bon sang d'bon sang,
Venez-y donc le prendre, mon toit,
Je saurai le défendre !

L'amour du poète pour son coin de terre trouve des accents d'une émotion vibrante :

O beau pays où je suis né,
O patrie, ô ma sainte mère,
Mon cœur pleure et se désespère,
De ne t'avoir assez aimé !

C'est ensuite la grande mission du « petit soldat » :

Petit soldat qui pars pour la guerre,
Petit soldat,
Songe au pays, songe à ta mère.

Parfois la voix se fait joyeuse et entraînant, le refrain part en fusée :

Hardi, jolis cœurs, en avant l'escadron,
Entrons
Dans la ville
Tranquille
Au bruit des tambours
Au son des clairons !

Dans les vingt chansons du second volume, « Sur la route », éclate encore mieux si possible la manière personnelle de Dalcroze, son imagination inépuisable, ses trouvailles d'expressions charmantes et le dessin varié à l'infini de ses mélodies. Ce sont des chants de marche qui disent le plaisir d'aller « tout le long de l'eau », qui saluent l'allouette regardant du ciel bleu passer le régiment, les filles rieuses :

Oh, qu'on voit de filles gentilles
Au passage du régiment !

Marchons au pas,
Les filles nous aiment !
Jolis soldats, quel plaisir quand même
De cueillir la rose et le lilas !

C'est ensuite le refrain vaillant chanté « le long du cimetière » où dorment les aïeux, le petit village endormi que l'on traverse :

Doucement, petite troupe,
Doucement,
C'est le village au bois dormant.

On voudrait tout citer de ces chansons alertes célébrant les joies du métier de soldat :

Et c'est si bon, tout en chantant
De marcher manche contre manche.
En marquant le pas de nos cœurs battants.

Le troisième cahier, « Lieds et rengaines », contient vingt-six chansons qui ne sont plus exclusivement militaires. D'inspiration très populaire elles réalisent bien le type de la chanson de route, joyeuse et gaillarde, doucement

attendri par instants, qui fait oublier la fatigue. Il y a des choses charmantes dans ce dernier volume et nous ne résistons pas au plaisir de citer encore ce gracieux couplet :

Il est une petit' belle
Tout en satin blanc,
En satin et en dentelles
En dentell's d'argent,
Et mon cœur s'en va volant
Volant autour d'elle.

Dalcroze excelle dans l'art difficile de trouver le refrain qui résume et commente. Les couplets sont bien frappés, d'une allure ronde et pleine. Sa muse est aimable et bocagère, d'une fantaisie charmante, discrètement émue parfois, et d'une gaité fine et saine. C'est bien la « bonne chanson » qu'il nous faut. P. P.

Affaire de fonds.

Un avare tomba gravement malade. Sa vieille gouvernante ne pouvait réussir à lui faire prendre la tisane prescrite par le médecin. Celui-ci, connaissant bien son client, vint un jour à l'heure de la tisane, que le malade prit sans rechigner.

— Mais, mais, monsieur le docteur, comment avez-vous fait ? demanda la vieille servante.

— C'est bien facile ; j'ai tout simplement mis une pièce de dix francs au fond de la tasse.

— Ti possible !... C'est vrai ?... Oh ! je suis bien fâchée, mais avec les gages que monsieur me donne y m'est pas possible de faire ce commerce.

« Conteur » pour dames.

Nous sommes, en ce moment, aussi bien pour la toilette que pour l'ameublement, en plein style Louis XVI, modernisé bien entendu et mis en concordance avec les exigences de nos mœurs actuelles. Nous ne portons pas les fameux « paniers », mais on voit plusieurs corsages délicieux, qui sont identiquement ceux que l'on portait de 1787 à 1792.

Déjà l'on parle du retour des « merveilleuses », avec leurs cothurnes, leur robe ouverte sur le côté et leur taille sur les bras. C'est aller sans doute un peu vite en besogne. L'époque, les mœurs, le genre de vie sont tout autres. Sous l'Empire, Napoléon 1^{er} s'appliquait à se reconstituer une aristocratie et une cour. Se rappelant Marie-Antoinette à Trianon, il installait Joséphine à la Malmaison. C'était la mode des réceptions intimes et un peu guindées. On restait volontiers dans son boudoir ; l'existence féminine était toute de poésie nonchalante et presque passive...

Aujourd'hui, c'est tout le contraire, on va en automobile, en yacht et même à pied. On joue au tennis, on se remue... Voyez-vous la robe ouverte de M^{me} Tallien sur une « quarante-chevaux » ? On s'écriera peut-être : « Mais ce serait un progrès, ce serait la mort du corset ! » Eh ! là, ce malheureux corset, est-il donc si coupable, qu'il faille le proscrire à tout prix. Bien fait, rationnel, il est, nous semble-t-il, fort sain et fort utile. A quelle dame n'est-il pas arrivé de dire, un jour de négligence :